

Où le capitalisme renaît de sa critique

L'histoire du capitalisme est indissociable de celle de sa critique. Beaucoup des innovations sociales ont d'abord été pensées et expérimentées par des réformateurs parfois qualifiés d'utopistes par leurs contemporains. Elles étaient ensuite mises en pratique et favorisées par des dirigeants d'entreprise éclairés, ou inscrites dans la loi par des hommes politiques progressistes.

PAR EVE CHIAPELLO



La transformation du système économique s'est toujours fait pour partie par la récupération des idées critiques, souvent à l'occasion de crises lors desquelles se constituent des « nébuleuses réformatrices » [1]. Tout porte à croire que nous assistons justement depuis dix ans à la reconstitution d'une telle nébuleuse, après celles des années 1930 [2] et 1970 [3]. Les conférences, livres, numéros spéciaux, se multiplient, cherchant à diagnostiquer les maux dont nous souffrons et à évaluer les propositions qui surgissent. Les moments de nébuleuse voient s'accomplir un intense travail collectif visant à construire de nouvelles réglementations mais aussi des modes de production, de consommation et de gestion renouvelés. Sont impliqués du personnel politique et administratif, des syndicats, des patrons, des cercles de réflexion, des ONG, des consultants...

La plupart sont des chercheurs de « troisième voie », selon l'expression forgée dans les années 1930, qui ne souhaitent ni la continuation à l'identique du système actuel, ni la sortie du capitalisme, et de fait les propositions les plus radicales sont rarement adoptées... En revanche, sans elles et le travail de mise en cause des pratiques installées qu'elles favorisent, les marges de manœuvre manquent. La recherche de solutions prend ainsi appui sur des mouvements critiques divers, certains très radicaux, qui documentent les dérives du système économique et délégitiment les idées dominantes. Des rencontres – improbables auparavant – entre contestataires et personnes de pouvoir ont lieu, le capi-

talisme discute avec sa critique. Les grandes nébuleuses ont accouché de transformations considérables et sans elles rien n'est possible.

Nouveaux enjeux

Les réformateurs d'aujourd'hui doivent faire face à deux grandes questions simultanément, ce qui rend leur travail inédit et plus difficile. La « question sociale », la plus ancienne, celle qui la première a suscité des réflexions anticapitalistes ou réformatrices dès le milieu du XIX^e siècle, est en effet de retour depuis quelque temps déjà, comme en témoignent tous les indicateurs de l'exclusion, de la pauvreté, des inégalités, de la précarisation. Même si elle peine à se faire entendre politiquement, sauf sous les oripeaux désolants de la stigmatisation des « quartiers difficiles », elle génère de l'inquiétude. D'autant qu'elle se combine à la « question écologique » dont on a fini par comprendre la gravité. Le réchauffement climatique imposera tôt ou tard une réduction drastique des émissions de gaz à effet de serre. Quant à l'épuisement en quelques décennies des ressources naturelles présentes sur la terre, il met profondément en cause notre société technologique et la pérennité des modèles économiques existants.

L'histoire des crises antérieures et des moments de nébuleuse permet de comprendre que l'une des priorités d'aujourd'hui est d'alimenter l'effervescence critique, l'imagination réformatrice et l'expérimentation sociale. C'est lors de la mise en échec des agencements précédents que les responsables politiques et économiques se tournent vers les alternatives et peu importe alors ♦♦♦

◆◆◆ d'où viennent les idées. Même les radicaux d'hier peuvent devenir crédibles. C'est ce qui s'est passé au Royaume Uni lors de l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher. Les idées qu'elle portait avaient été cantonnées dans des cercles très minoritaires pendant près de trente ans avant de trouver une issue politique [4]. Certes, la nébuleuse des années 1970 portait bien autre chose, mais ce sont ces idées-là qui ont percé au Royaume-Uni et aux

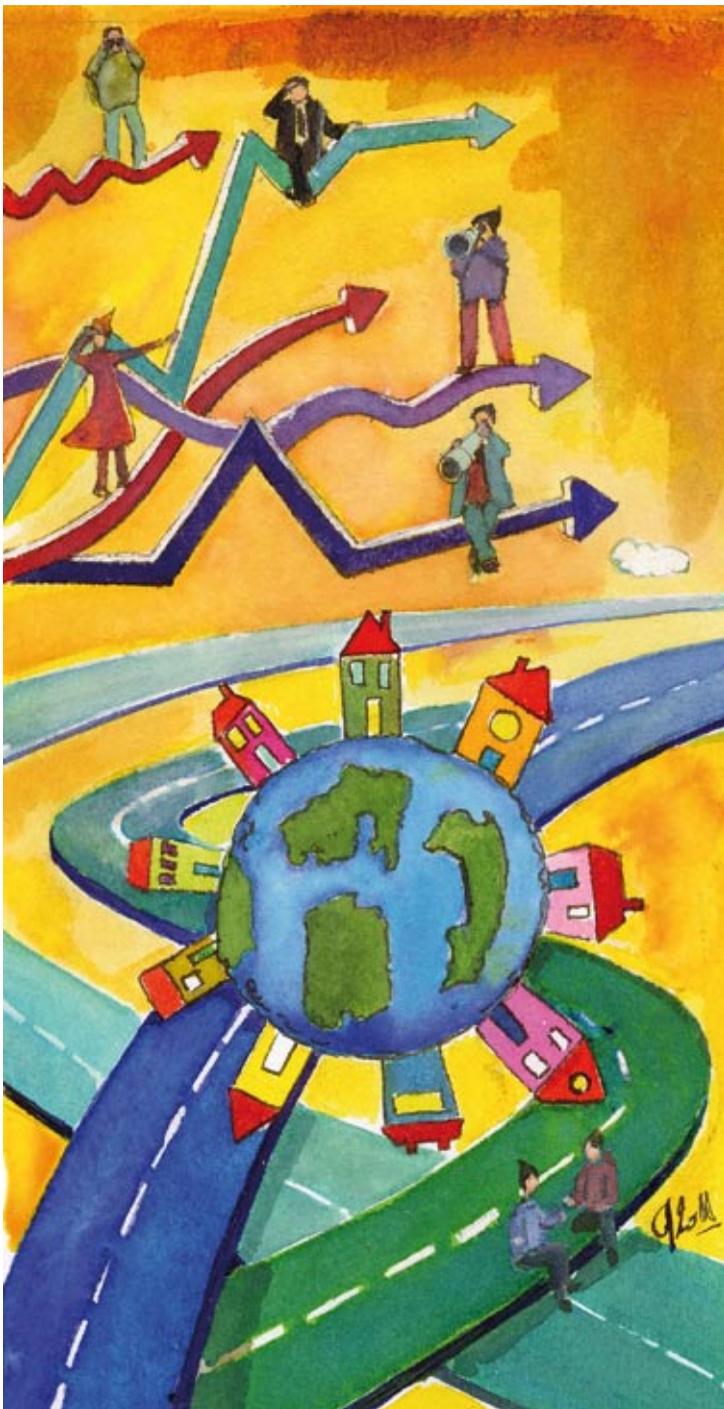
Etats-Unis avant de conquérir largement l'Europe [5]; ce sont aussi ces idées qui sont aujourd'hui en perte de vitesse et que la nouvelle nébuleuse cherche à remplacer. En France, l'histoire est plus complexe puisque c'est le Parti socialiste qui accède au pouvoir en 1981 après vingt-trois ans de gouvernement de droite [6].

Courants critiques

Plusieurs courants critiques du capitalisme ont été à l'œuvre lors des nébuleuses précédentes et restent sources de diagnostics et de propositions. Les maux générés par le capitalisme sont en effet identifiés depuis longtemps, souvent depuis le XIX^e, si bien que le travail de critique a déjà une épaisseur historique. Il faut néanmoins chaque fois l'adapter aux formes contemporaines, documenter les formes particulières des dérives et forger des propositions adéquates. Ces critiques sont portées par des mouvements sociaux, des associations, des syndicats, des ONG, des partis politiques. Elles n'ont pas été toutes aussi présentes et écoutées selon les époques, mais le capitalisme a à chaque fois évolué sous la pression et avec l'aide des mouvements critiques.

La critique conservatrice (largement enracinée dans le catholicisme social et le corporatisme) a marqué le paysage social et politique du second empire aux années 1940. Sa réprobation de l'individualisme et de la neutralité morale libérale (c'est-à-dire du fait que chacun fait ce qu'il lui plaît et agit selon les valeurs qu'il a choisies) lui redonne aujourd'hui un attrait car les tensions écologiques rendent la poursuite du projet individualiste problématique. La critique conservatrice inspira largement les politiques sociales et les modes de gestion de la main-d'œuvre des patrons paternalistes au début du XX^e siècle. Au niveau politique, on lui doit les premières lois sur les accidents du travail, le développement du logement social, de la prévoyance sociale en ce qui concerne la maladie ou la retraite.

La critique sociale, qui s'enracine dans la pensée socialiste et est marquée par le marxisme, a quasiment dominé l'imagination réformatrice de la fin du XIX^e aux années 1960 et reste vivace. La catastrophe du stalinisme comme trois décennies d'idéologie libérale [7] rendent fortement illégitimes la réactualisation de ses vieilles solutions étatiques autoritaires, si bien que ce sont des propositions plus libertaires, ne visant pas à une suppression du marché, qui sont plutôt avancées aujourd'hui. Le renouveau actuel de l'intérêt pour l'autogestion ou l'extension de la démocratie à l'entreprise, thèmes classiques des années 1970, en est un des signes. La critique sociale exerça son action sur la durée du travail et le niveau des salaires; elle inspira une partie du droit du travail, obtint la généralisation du principe de négociation patronat/syndicat, déboucha sur la gestion paritaire des organis-



mes sociaux. Elle inspira fortement les politiques keynésiennes de l'Etat et les pratiques de planification à long terme des entreprises pendant les Trente Glorieuses.

La critique artiste quant à elle (qui est une critique du mode de vie capitaliste entre travail et consommation aliénants et vides de sens) a connu sa période de plus grande influence pendant les trois dernières décennies du xx^e siècle [8]. Elle accompagna la transformation du travail depuis les années 1970. Son anti-autoritarisme alimenta les nouveaux modes de gestion fondés sur une réduction du nombre de niveaux hiérarchiques, le développement de l'autonomie au travail, l'éclatement des grandes technostructures en flottilles d'entreprises plus malléables. Elle fut également écoutée en ce qui concerne le refus de destins professionnels tout tracés. Il faut ainsi changer, s'adapter, apprendre toute sa vie; une évolution qui ne serait vue que comme un progrès vers un travail moins routinier et plus épanouissant si cette nouvelle injonction ne s'était accompagnée d'un développement sans précédent de la précarité et de la marginalisation d'un nombre important de salariés peu équipés pour tirer profit du « nouveau monde ».

Le premier rôle devrait désormais être tenu par la critique écologique dont l'influence stimule une recombinaison des autres critiques. Les changements déjà effectués au nom du développement durable ne sont rien par rapport à la révolution qu'il faut attendre de l'impératif à moyen terme de transformer en profondeur notre mode de croissance. Trois « troisièmes voies » possibles sont aujourd'hui en germe.

Trois « troisièmes voies » sont en germe

Le capitalisme actuel peut évoluer vers un capitalisme vert, qui poursuivrait l'accumulation économique grâce à des solutions technologiques pour le défi écologique et un aménagement du modèle social à base de pratiques philanthropiques et de responsabilité sociale des entreprises.

C'est le scénario que préfèrent les grandes multinationales mais le niveau d'investissement comme le niveau de contraintes sur le système économique – notamment pour des raisons écologiques – risque d'être très insuffisant. Un autre monde possible est celui d'une économie locale à taille humaine, démocratique, « insérante » et respectueuse de l'environnement. Cette économie se recentrerait sur les besoins matériels fondamentaux et l'éducation en boucle locale. Les collectivités locales verraient alors leur rôle renforcé en partenariat avec le tissu économique et social. C'est le projet d'économie sociale et solidaire qui peut témoigner de belles réalisations mais doit encore gagner en visibilité et en crédibilité.

La transformation de l'économie classique dans cette direction ne se fera pas non plus sans une transformation



Le projet d'économie sociale et solidaire doit encore gagner en visibilité et en crédibilité

radicale des rapports de force. Finalement, une dernière perspective est celle d'un Etat autoritaire, fort et contraignant encadrant l'économie pour la gestion de la pénurie et la protection de la nature, et usant d'une taxation forte pour des projets redistributifs. La tentation autoritaire sera d'autant plus forte que la réforme sociale et environnementale aura pris du retard.

Ces trois mondes possibles génèrent débats et disputes mais alimentent aussi la recherche de solutions. Ils produisent surtout au quotidien de multiples initiatives et projets qui construisent notre futur. ♦

[1] Expression empruntée à C. Topalov (dir) Laboratoires du nouveau siècle. *La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France 1880-1914*, éditions de l'EHESS, 1999.

[2] Voir l'ouvrage de Robert Kuisel, *Le capitalisme et l'Etat en France*, Gallimard (1981) sur le rôle des idées des cercles réformateurs des années 1930 dans la construction du capitalisme dirigé de l'après Seconde Guerre mondiale.

[3] Voir pour les années 70, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard (1999), L. Boltanski et E. Chiapello

[4] Voir Keith Dixon, *Les évangélistes du marché*, Raisons d'agir éditions, 1998

[5] Voir Pierre Dardot/Christian Laval, *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néo-libérale*, Paris: La découverte, 2009

[6] Voir *Le nouvel Esprit du Capitalisme*, ibid, pour l'histoire française.

[7] Depuis l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher en 1979 et de Ronald Reagan en 1981.

[8] Cf. E. Chiapello, *Artistes versus Managers. Le management culturel face à la critique artiste*, Métaillé (1998) et L. Boltanski, E. Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard (1999) pour une description plus complète de cette critique et de son rôle historique.

Voir aussi N. Klein, *No Logo*, 2001, Actes Sud, sur la récupération de la contre-culture des années 1970 par le marketing, et les nouvelles résistances qui en sont nées.